

# Résurrection fauve

Poésie Hugo Beauchemin-Lachapelle

## Huit ans après *Les armes à penser* (L'Oie de Cravan, 2012), Shawn Cotton, dans *La révolution permanente*, fouille la blessure du deuil avec tendresse et mélancolie.

Où était-il passé, l'écrivain qui lisait naguère ses poèmes à Radio-Canada ? Le gars qui enflammait les lectures publiques avec son parti pris pour le dérèglement des sens ? Le performeur / musicien / oiseau de nuit / amoureux / révolutionnaire aux mille jobines ? Depuis son recueil à L'Oie de Cravan, je l'avais perdu de vue. Je me suis dit : il a fait comme Rimbaud, il a abandonné la littérature pour devenir trafiquant. Mais la notice biographique présentée en troisième de couverture de *La révolution permanente* m'a détrompé : Shawn Cotton a fait de la musique, joué au hockey cosmique, voyagé, travaillé en librairie. Et surtout – peut-être est-ce plus pertinent pour nous –, il porte le deuil de son amante.

### En équilibre dans le vide

Le dernier recueil de l'auteur évoque la disparition de l'aimée dès le premier poème, mis en exergue :

*Ils l'ont fermée la mer*

*deux amoureux pâlisent  
sous les rayons  
de leurs premiers baisers*

*ils ne sont plus faits  
que de la poussière des fois*

La blessure est significative parce que l'amour a un caractère fondateur pour le poète. Il alimente sa révolte, fouette son désir de changement. Dans *Les armes à penser*, Cotton l'écrivait explicitement :

*J'ai compris que la première révolution  
est de faire trembler le corps de celle  
[que j'aime]*

Or, la mort prive son entreprise scripturaire – pour ne pas dire sa

vie – de son centre. Désormais, c'est l'absence de l'amoureuse qui prendra toute la place :

*tu es morte maintenant nouvelle ère  
[de glace  
et dans la remise des boîtes pleines de  
toi  
autour le sol s'affaisse de plusieurs  
[mètres  
et j'enveloppe ton ombre dans le  
[chauffage  
ouvert pour la première fois*

« [E]t comment oublier ? / cet os de joue partagé », s'interroge le poète. *La révolution permanente* décline les thèmes propres à la tradition élégiaque qui nomment l'engourdissement de la joie de vivre, tels que le froid, les fantômes, l'ombre. L'œuvre met en valeur une facette plus intime du travail de l'auteur de *Jonquière LSD* (L'Écrou, 2010). L'introspection l'emporte souvent sur la déclamation, tandis que Cotton revisite ses souvenirs en s'adressant à la femme aimée sur un ton lyrique familier aux habitués de la poésie d'aujourd'hui :

*ton souffle fait le vent  
qui replace les astres dans la gamme  
moi j'habitais la misère  
celle qui s'oppose au rêve*

Puis, petit à petit, le fantôme s'estompe, l'énonciation quitte la nostalgie pour regagner l'instant présent. Les trois dernières sections offrent une ouverture sur le monde. Il y a d'abord un beau « poème à la poste », dans lequel Cotton accepte sa douleur ; « Chambre monographie », où le désordre de la vie reprend ses droits ; enfin, l'épilogue, « Le cosmographe de Daytona », texte dans lequel l'écrivain, sur un ton badin et délié, interpelle directement les lecteur·rices en assumant sa condition d'artiste et son retour parmi les vivant·es.

### Le bordel de vivre

Dire que *La révolution permanente* est un recueil inégal est un truisme. Cotton y réunit des textes probablement écrits sur plusieurs années. Par exemple, la partie « Chambre monographie » a déjà été publiée, en 2017, sous forme de livre d'artiste au Temps volé. Je ne peux pas m'empêcher de considérer l'œuvre comme une manière, pour l'auteur, de retrouver ses repères après un événement aussi traumatique que la mort d'un être irremplaçable. Les hésitations dans le ton ainsi que les changements de forme d'une section à l'autre contribuent néanmoins à convaincre de l'authenticité de l'ensemble. Cotton fait le pari du naturel, et ça fonctionne.

Cela dit, j'aurais préféré que l'acuité émotive des premiers textes se maintienne plus longtemps. C'est que les pages en ouverture du recueil sont magnifiques, comme en témoignent les vers que j'ai cités plus haut. Leur gravité m'a touché et étonné. C'est assez peu caractéristique du style plus libre auquel l'auteur m'a habitué – style qu'on retrouve cependant à plusieurs autres endroits dans l'ouvrage. Après tout, on lit Cotton pour se réchauffer. Ça flambe, ça foisonne. Mais dans *La révolution permanente*, l'enchaînement des métaphores brouille parfois l'émotion, un peu comme s'il fallait se distraire de la douleur trop aiguë du souvenir. Or, j'ai bien l'impression que ce serait abuser de la générosité du poète que de lui demander d'être encore plus vulnérable qu'il ne l'est ici. Profitons plutôt de son offrande en forme de retrouvailles.

